

besoin qu'on vienne à son secours, et cela le plus tôt possible. Une représentation théâtrale à l'Académie de Musique, par exemple, pourrait produire une belle somme qui tirerait la pauvre femme d'embarras. Les amateurs distingués qui prêtent toujours si généreusement leur concours ne manqueront pas à leurs traditions, en cette circonstance.

Ceux que nous avons applaudis à la représentation donnée au bénéfice de Madame Defoy, à la salle Nordheimer, nous pourrions les applaudir encore quand le moment sera venu ; qu'ils fassent parvenir leur adhésion au président de la Société Française M. J. Hirtz, 72 rue Notre-Dame, ou à la rédaction du *Journal du Dimanche* 43 rue St-Gabriel.

Dumas ne comptait que des amis et la salle sera trop petite, j'en suis certain.

TOUCHATOUT.

LE REPENTIR

Une jeune fille élevée à la ville, épousa un jour, par intérêt, un riche cultivateur plus âgé qu'elle de plusieurs années, il lui en coûtait bien un peu d'abord, de s'exiler à la campagne, mais que lui en coûtait-il d'essayer si elle s'y ennuyait, elle y passerait l'été puis reviendrait à la ville, car un époux doit toujours suivre les volontés de sa femme, se disait-elle. En effet, elle essaya. Pendant les premiers temps, tout alla pour le mieux, tout ce que la jeune femme voyait était nouveau pour elle.

Un matin cependant, Anna semblait préoccupée, son mari la questionna, elle lui répondit :

—L'excès du calme m'est contraire, tout est charmant ici mais complètement vide, car enfin, je ne puis ni visiter ni recevoir des femmes de fermiers.

—Veux-tu inviter quelques personnes à dîner ?

—Qui ? le juge de paix qui porte un bonnet de crainte de s'enrhumer, ou bien M. le curé ? Il me dirait les litanies de vos mérites et je puis bien les réciter toute seule. Ah certes, j'aime encore mieux ma solitude.

Le grand mot était dit ! "solitude." La conclusion était facile à tirer : "Ennui." M. G*** n'insista pas et alla tout seul se promener dans ses champs. Quand il revint le soir, il courut vers sa femme et lui dit :

—Tu ne sais pas, en me promenant, il m'est venu une idée, celle de t'envoyer passer tes journées à la ville, pourvu que tu reviennes le soir égayer ma solitude.

—La charmante idée, s'écria Anna, que je t'aime pour l'avoir eue. J'étouffais dans ma prison, comme notre pauvre perruche dans sa jolie cage. Merci, oui, mille fois merci.

La joie d'Anna, amena un sourire sur les lèvres de M. G***, mais en même temps, elle fit naître une inquiétude au fond de son cœur, vague encore, il est vrai, mais il craignait, il refusait de s'avouer cette vérité terrible : que l'amour qui faisait toute sagesse ne suffisait pas à Anna. Un germe de douleur secrète se glissa en lui. Anna partait et revenait tous les jours ; dans les premiers temps, la jeune femme semblait radieuse, mais elle finit par trouver bien laide cette maison où sa petite personne était tant choyée, elle y respirait une sensation de froid et elle regardait le papier gris des murs avec un sentiment de profond dédain. Elle se répétait que jamais elle n'aurait le courage de vivre comme elle l'avait fait. Une pensée rapide traversa son esprit, elle sourit, puis elle se dit : "j'en mourrais."

La jeune femme portait des toilettes extravagantes et ne s'occupait aucunement de la direc-

tion de sa maison, cet état de choses inquiéta un peu M. G*** et enfin, un jour, il se décida à faire quelques observations à sa femme ; celle-ci n'en fit aucun cas, et continua à donner des soirées et des bals qui attiraient à la ferme un grand nombre de visiteurs.

M. G*** se décida une seconde fois à faire entendre raison à la jeune femme. Il lui dit :

—Chère Anna, tu sais si je t'aime ; sacrifie-moi les plaisirs bruyants, les réceptions fastueuses ou du moins rends-les plus rares. Éteignons le brandon de discorde avant qu'il ait allumé l'incendie. Dis-moi que pour quelques plaisirs de moins tu veux garder la paix et l'aisance.

Anna l'interrompit :

—Si je vous comprends bien, vous me demandez de ne plus donner ni bals ni soupers. Pourtant, monsieur, je ne veux pas mourir d'ennui ici.

La jeune femme se leva avec colère, gagna sa chambre et referma brusquement la porte derrière elle.

Quand M. G*** se trouva seul, il cacha sa tête dans ses mains crispées et murmura : Mon Dieu, si ma femme ne m'aimait pas !.....

Anna quitta son mari, et alla demeurer chez une de ses amies qui recevait beaucoup de jeunes élégants ; l'un d'eux remarqua l'extrême jeunesse et la grande beauté d'Anna, qui se laissait doucement glisser sur la pente de l'abîme.

Un jour, le jeune homme lui apporta un bouquet de fleurs, la jeune femme en détacha une marguerite et la tendit au jeune homme qui la glissa à sa boutonnière. Gaston regarda fixement Anna puis il lui dit :

—Donnez-moi un souvenir de cette soirée, ce ne sont pas les fleurs qui tremblent dans vos mains que je veux, ni le mouchoir baigné par vos lèvres que je désire, c'est un cadeau plus précieux qu'il me faut et qui sait, peut-être, plus utile.

—Qu'est-ce ? demanda la jeune femme.

—C'est le petit poignard que vous avez laissé sur le marbre de votre cheminée.

Anna laissa échapper un cri sourd.

—Merci de cette angoisse, dit le jeune homme avec une douceur infinie ; je me rappellerai toujours que quittant l'éblouissement d'une fête pendant laquelle chacun vous admirait, vous avez souffert du contre-coup de ma souffrance ; pour moi la pensée que vous souffrez me déchire l'âme. Oh ! jurez-moi que le jour où vous vous trouverez froissée, brisée sans retour, vous viendrez chercher, pour vous appuyer, la main qui reste dans les vôtres. Alors seulement je me sentirai réconcilié avec le ciel et avec moi-même.

—Je le jure !

—Merci et adieu, gardez toujours ces fleurs, elles vous rappelleront mon souvenir quand vous m'aurez oublié.

Sur ce, ils se séparèrent ; Anna regagna son appartement, elle se sentait étouffer ; elle aimait, oh ! oui, elle aimait ce jeune homme, mais elle s'en voulait car le remords faisait en elle son travail. "Je suis bien vile, et bien misérable, se dit-elle, d'avoir lâchement abandonné mon mari." Maintenant qu'elle avait brisé le cœur de l'homme généreux qui l'aimait, il lui semblait qu'elle aussi avait pour lui quelque chose de ce sentiment divin qui aurait pu les rendre si heureux. Elle ne voulut plus revoir Gaston, et n'y pouvant plus tenir elle annonça à son amie qu'elle retournait vivre sous le toit conjugal, qu'un secret pressentiment lui disait qu'il était arrivé malheur à celui qu'elle avait fui. Son ami essaya de la retenir, mais en vain. Anna fit ses malles et se dirigea vers la demeure où elle avait fait verser tant de larmes.

Une grande animation régnait dans toute la

maison. Une vieille servante la reconnut et vint au-devant d'elle.

—Venez, madame, lui dit-elle, et elle entraîna Anna vers le lit.

Le docteur essayait le front baigné de sueurs de M. G***.

—Mon mari est mort ? s'écria Anna.

—Non, dit le médecin, mais son état est grave.

Anna se raidit contre sa douleur, et s'assit au chevet de M. G***, elle voulait laver elle-même les tempes du malade avec de l'eau fraîche, et elle eut tout donné pour pouvoir poser ses lèvres sur ce front décoloré.

—Monsieur, demandait-elle souvent au médecin, mon mari est-il sauvé ?

Le docteur hochait la tête et ne répondait pas.

—Mon Dieu, gémissait la jeune femme, si avec des larmes on pouvait faire du sang !

Le docteur se frappa le front :

—Si je trouvais, se dit-il, une personne assez généreuse pour sacrifier la moitié de sa force vitale pour rendre l'existence à cette homme demi-mort, j'essayerais une transfusion de sang.

Anna releva la manche de son corsage :

—Prenez mon sang, prenez ma vie, dit-elle, et sauvez M. G***, moi seule ai le droit de le ressusciter, même au prix de mon existence. Faites bien vite, je me meurs d'angoisse en le regardant.

Un moment après, Mme G***, l'artère du bras ouverte, donnait son sang pour son mari. Lentement le malade souleva ses paupières et vit, comme à travers un voile, une femme pâle, étendue sur une chaise longue. Anna avait sur ses lèvres un sourire qui s'éteignit dans un évanouissement complet. On l'emporta. Bientôt après, elle ouvrit les yeux et sourit faiblement à ceux qui l'entouraient.

A quelques jours de là, le malade semblait revivre, et disait au docteur :

—Il me semble sortir de la tombe.

—Savez-vous, lui dit son médecin, comment vous avez été sauvé de la mort ? Eh bien, c'est par un prodige de la science et par un miracle de dévouement ; autour de vous tout pleurait, quand de l'âme la plus déchirée jaillit ce cri sublime : "Si avec des larmes l'on pouvait faire du sang !" — "Je le sauverai, m'écriai-je, si quelqu'un l'aime assez pour se faire ouvrir les veines et transfuser ainsi sa propre vie dans ce corps épuisé."

—Achevez !..... dit M. G*** d'une voix haletante.

—Un être dévoué se présente, reprit le docteur, le sang coule, et de même que le sang du Christ racheta le monde, vous lûtes ressuscité par l'effusion d'un sang généreux.

M. G*** tendit les bras avec un cri vibrant d'amour et de reconnaissance :

—Anna ! Anna !

Et les bras du malade se refermèrent en pressant sur sa poitrine le front décoloré de la jeune femme ; ce fut tout, elle ne demanda pas de grâce, elle avait sacrifié sa vie, il n'eut point à pardonner, ce sacrifice avait absout la coupable.

UNE JEUNE FEMME.

AU "DIME MUSEUM"

Allez-vous au Dime Muséum ? Oui ! C'est votre affaire. Non ! Que le bon Dieu vous bénisse.

Moi j'y vais ; un peu comme tous les autres, non par principe, mais par je ne sais par quel instinct qui nous y pousse infailliblement. C'est